

*Cet entretien fut diffusé le 2 décembre 1966 sur les ondes radio dans le cadre des Matinées de France-Culture, au cours de l'émission de Georges Charbonnier Sciences et Techniques, à l'occasion de la parution des Écrits. Il fut à l'origine publié avec l'autorisation de Jacques Lacan et de Georges Charbonnier dans la revue Recherches n° 3/4, pages 5-9, en 1967.*

JACQUES LACAN – Je réponds ici à une question que m'a posée Georges Charbonnier sur le Manifeste que constitue le discours qui date de 1953 et qu'on appelle mon *Discours de Rome*, lieu propice en effet à l'issue de la psychanalyse comme science.

Parole et langage, oui, sont avec ce discours au centre de ces *Écrits* qui sont ceux d'un psychanalyste.

J'ai été appelé par les conditions difficiles qu'a rencontré le développement de cette pratique en France, à y prendre une position qui est une position d'enseignement.

Cette position part des faits, et pour cela il a fallu qu'elle y retourne.

Des faits, ceci veut dire des faits examinés pour voir en quoi ils consistent : c'est dire encore des faits scientifiquement établis.

Même sans le savoir, tout le monde tient maintenant pour des faits, ce qui ne fut longtemps que rebuts purs et simples : – ce qu'on appelait les actes manqués – ; de même pour ce qui s'était réduit à la portée d'objets curieux qu'un amateur faisait valoir d'un coup de revers de manche : les rêves. Remarquons que tout le monde sait le nom de Freud grâce à qui notre idée des choses s'est ainsi complétée. On soupçonne encore que pour le mot d'esprit, Freud a apporté quelque chose qui ne permet plus d'en considérer l'effet de rire comme futile, et qu'il est devenu par là un fait digne d'une considération autre que purement philosophique.

Sur quoi ce changement repose t-il ?

Qu'on aille y voir dans les textes originaux, dans les textes de Freud lui-même, non pas dans ceux des ombres heureuses qui se sont mises à prophétiser de sa bonne nouvelle, ni des exploitants qui leur ont succédés : on verra que ces faits dans Freud sont établis comme des faits de langage.

Les rêves s'y traduisent comme une version au collège, grâce à un dictionnaire que chacun a dans sa tête et qui s'appelle l'association libre : association libre de quoi ? de ce qu'il lui vient à raconter.

Mais ce ne sont pas les choses ici qui à Freud donnent le sens, mais les points de concours qui se dégagent d'un texte et d'une sorte de décalque dont il rapplique le mot sur le mot, la phrase sur la phrase, le verbal sur le verbal, ceci jusqu'au calembour.

Les obtus disent maintenant qu'il s'agit là du préconscient. C'est justement dans la fonction de ce qui le tourmente, ce préconscient, de ce qui fait sa sensation à lui, Freud le formule en ces termes, que le préconscient rencontre des mots dont il n'a pas le contrôle.

D'où lui viennent-ils ? Précisément de l'inconscient où il gîte comme refoulé, Freud ne le dit pas autrement.

Que ces mots ne soient pas à la dérive, c'est-à-dire que leur dérive ne relève que d'une loi des mots – d'une logique radicale que je tente d'établir, voilà qui va à une révision totale de tout ce qui a pu se penser jusqu'ici de la pensée.

Disons que la pensée ne peut plus être le sujet, au sens légué par la philosophie. À savoir la fonction de la conscience, telle qu'elle devient dans l'idéologie évolutionniste aussi bien que dans l'idéalisme existentialiste, en deux sens d'ailleurs impossibles à conjoindre, la raison d'être du monde.

Il n'y a rien à faire contre l'évolutionnisme : l'homme continuera à se croire la fleur de la création, c'est la croyance fondamentale de ce qui le constitue comme être religieux. De même qu'il fallait que la fièvre existentialiste couvrît un moment, celui de l'après dernière guerre, où la conscience de tous et de chacun n'avait pas très bonne mine. Toute une jeunesse a supporté son loisir forcé de se sentir fortement en situation, c'est une forme de la prière. La cabale des dévots n'est pas là où la dénoncent ceux qui parlent d'humeur, c'est à dire à tort et à travers.

Tout ceci n'a aucune raison d'arrêter le mouvement de la science qui consiste toujours à inaugurer un calcul d'où soit éliminé tout préjugé au départ.

Après cela, le savant n'a plus qu'à suivre. Son inconscient ne laissera pas le calcul s'arrêter, justement du fait que les présupposés du calcul auront laissé en blanc la place où il pourra jouer.

On peut s'étonner ici que je semble méconnaître la part de l'expérience, au sens physique dont ce mot résonne, mais c'est justement que je ne la méconnais pas : l'expérience de l'inconscient prise au niveau où je l'installe, ne se distingue pas de l'expérience physique. Elle est aussi extérieure au sujet, celui-ci étant pris au sens traditionnel. Je le désigne au lieu de l'Autre : l'inconscient est le discours de l'Autre, est ma formule.

Il est structuré comme un langage : – ce qui est pléonasme nécessité pour me faire entendre, puisque langage est la structure.

L'inconscient n'est pas pulsation obscure du prétendu instinct, ni cœur de l'Être mais seulement son habitat.

Non seulement le langage est un milieu aussi réel que le monde dit extérieur. Mais il faut être aussi crétinisé qu'on l'est par les imaginations où se sont constituées jusqu'ici la théorie de la connaissance et les prétendues méthodes concrètes de l'éducation, pour éluder ce fait massif (mais justement il ne devient un fait qu'une fois supporté d'une condition scientifique) que l'homme croît – fait sa croissance – autant immergé dans un bain de langage que dans un milieu dit naturel.

Ce bain de langage le détermine avant même qu'il soit né. Ceci par l'intermédiaire du désir où ses parents l'accueillent comme un objet, qu'ils le veulent ou pas, privilégié. Ce que le moindre éveil clinique permet d'apercevoir dans ses conséquences incalculables jusqu'ici, mais sensibles dans tous les êtres, et ce qu'ignorent les patouillages du religieux comme du médecin concernant la régulation des naissances.

Or le désir n'est pas la « passion inutile », où se formule l'impuissance à le penser, des théoriciens de l'intention existentielle.

Le désir est proprement la passion du signifiant, c'est-à-dire l'effet du signifiant sur l'animal qu'il marque et dont la pratique du langage fait surgir un sujet – un sujet non pas simplement décentré, mais voué à ne se soutenir que d'un signifiant qui se répète, c'est à dire comme divisé.

D'où cette autre formule : le désir de l'homme (si l'on peut dire) c'est le désir de l'Autre. En l'Autre est la cause du désir, d'où l'homme choisit comme reste.

Tout ceci s'énonce en une suite scientifique à partir du moment où il y a une science du langage aussi fondée et aussi sûre que la physique, ce qui est le cas au point où en est la linguistique – c'est le nom de cette science – d'être considérée partout maintenant pour ce qui est du champ humain comme une science pilote.

On a entendu qu'à « humain » et à « homme », nous mettons des guillemets pour autant que dans ce que représentent ces termes est déjà présent l'effet du langage, et qu'ils doivent donc rester en suspens.

Les choses apparaissent sous un tout autre aspect chez moi où l'on dit qu'il s'agit de révéler la structure du désir, et ceci en tant que justement le sexualise l'impuissance du langage à rendre raison du sexe.

Les choses sont aussi plus honnêtement posées quand on ne promet pas du même élan la levée de telle interdiction inconsciente entravant la pratique sexuelle, et la solution du monde de problèmes que soulève le rapport de l'homme et de la femme dans le moindre conjungo.

Ce que je dis là, tout le monde le sait, mais chacun ne s'en berce que plus aisément d'un accommodement des superstitions les plus éculées.

On n'y peut rien et le mauvais usage de toute vérité est son écueil le plus ordinaire. Mon livre n'en fait état qu'incidemment.

Mes *Écrits* rassemblent les bases de la structure dans une science qui est à construire – et structure veut dire langage – pour autant que le langage comme réalité fournit ici les fondements.

Le structuralisme durera ce que durent les roses, les symbolismes et les Parnasses : une saison littéraire, ce qui ne veut pas dire que celle-ci ne sera pas plus féconde.

La structure, elle, n'est pas près de passer parce qu'elle s'inscrit dans le réel, ou plutôt qu'elle nous donne une chance de donner un sens à ce mot de réel, au delà du réalisme qui, socialiste ou non, n'est toujours qu'un effet de discours.

Si je maintiens le terme de sujet pour ce que construit cette structure, c'est pour que ne reste aucune ambiguïté sur ce qu'il s'agit d'abolir, et qu'il s'abolisse, au point que son nom soit réaffecté à ce qui le remplace.

Et je n'aurai pas encore publié ce recueil de mes *Écrits*, si ce qui s'y émet, et spécialement depuis 15 ans, d'être reçu par moi du lieu de l'Autre où s'inscrit le discours de ceux que j'écoute et dans les termes où chaque psychanalyste reconnaît ceux-là même que chaque semaine lui fournit mon séminaire, n'avait fini par courir tout seul hors du champ où on peut le contrôler. Malgré moi, je dois le dire, mais non sans quelque raison puisqu'en cet enseignement se joue le sort qu'à tous réserve l'avenir de la science, – laquelle court aussi, et bien en avant de la conscience que nous avons de ses progrès.

Il me fallait par ces *Écrits* mettre une barrière aux convoitises maintenant en route des faussaires toujours de service sous la bannière de l'Esprit.